

Lacan Quotidien



N° 822 – Samedi 2 mars 2019 – 07 h 50 [GMT + 1] – lacanquotidien.fr



Contre Thanatos, le désir

EN AVANT

L'Europe à l'épreuve de la haine (Partie II) par Éric Laurent

**Contre l'antisémitisme : réponses de Freud et de Lacan
par Sarah Abitbol**

Inventer l'avenir par Armelle Guivarch



L'Europe à l'épreuve de la haine (Partie II)

par **Éric Laurent**

La première partie du texte de l'intervention d'Éric Laurent lors du Forum européen de Milan (1) est à lire dans Lacan Quotidien n° 821.

L'argument de l'amour et la question des passions

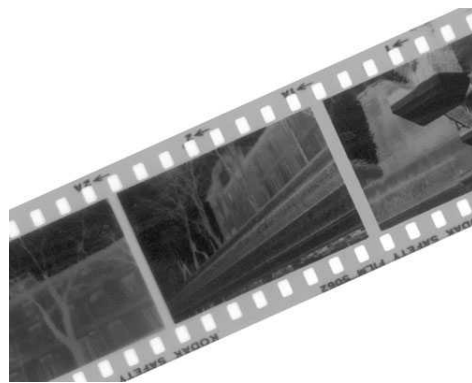
Faut-il mettre en avant l'amour ? « *Amo Italia* » (j'aime l'Italie), a lancé Jean-Claude Juncker, lors d'une interview accordée à un groupe de médias audiovisuels italiens, le 16 octobre 2018, au lendemain de l'envoi par l'Italie de son budget prévisionnel pour 2019 à la Commission européenne, mais, en même temps, « il y a là un écart entre ce qui fut promis et ce qui est présenté aujourd'hui » (2). Il avait déjà avancé qu'il *aimait* la Grèce, mais qu'il fallait bien mettre les comptes en ordre.

L'amour est un sentiment étrange, qui peut se manifester de façon différée et après des tentatives de rupture. Par exemple, l'opinion publique anglaise n'a jamais vraiment aimé l'Union européenne (UE) et la passion actuelle pour le *Remain* est une sorte bien nouvelle de pragmatisme du sentiment. « Le politiste Stephen George a parlé, en une formule restée célèbre, d'un "État peu coopératif" (*An Awkward Partner*). Il a aussi évoqué la politique britannique à l'égard de l'UE comme une "politique de semi-détachement" [comme les maisons], alors que l'ancien diplomate Stephan Wall a qualifié le Royaume-Uni d'"étrangeté en Europe". Le Brexit puise donc ses racines dans une trajectoire historique particulière et non dans la seule montée récente des populismes » (3).

Par contre, dans la même veine que l'inventivité de Beppe Grillo, les salvinistes en Italie ont su mettre en scène la haine de l'UE d'une façon nouvelle. « Le parlementaire Angelo Ciocca se lève. Il marche vers la tribune, vient coller au flanc du commissaire européen Pierre Moscovici, saisit une partie de ses notes, ôte son soulier, puis le frotte vigoureusement sur la liasse de feuilles, comme s'il écrasait un mégot ou un insecte nuisible. Cette scène exceptionnelle par sa bouffonnerie s'est déroulée mardi 23 octobre dans les murs du parlement de Strasbourg » (4). Le *Ti amo* de Junker ne se compare pas à cette mise en scène-là. Mais doit-on simplement regretter la bascule vers la haine ? Ne peut-on avoir un usage de celle-ci pour opérer dans le champ proprement politique ? Les psychanalystes, qui ont si souvent affaire au transfert négatif n'ont-ils pas quelque chose à dire là-dessus ? Davide Tarizzo nous encourageait à livrer quelques secrets du métier. Le rapport au transfert négatif en fait partie.

L'hainamoration et le statut premier de la haine

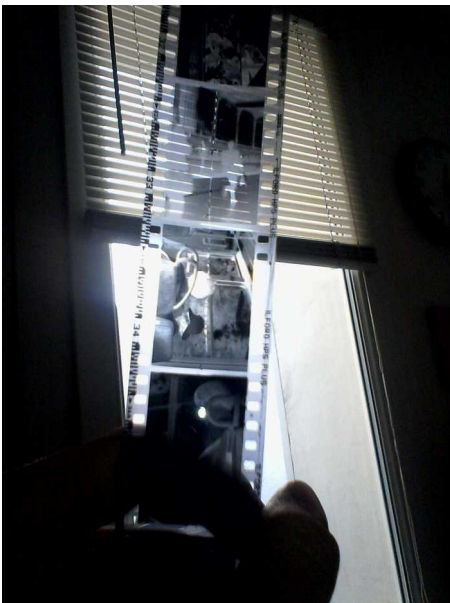
Lacan a d'emblée donné aux affects freudiens une dimension éthique et non psychologique. Au-delà de toutes les caractéristiques psychologiques de celui qui est visé par l'amour et la haine, les passions s'adressent à un point au-delà. Dès son premier Séminaire, il fait de l'amour et de la haine des *passions de l'être* (5). Elles s'adressent à ce qui, dans l'autre, est son défaut fondamental, à ce qu'il *n'a pas*, mais qu'il *est*. L'enseignement de Lacan, en se développant, définit plus précisément son ontologie. Lacan se défait des adhérences avec l'Être pour mettre en avant la substance jouissante (6). Dans son dernier enseignement, qui commence avec le Séminaire *Encore* en 1973, il reformule les affects freudiens à partir de cette jouissance, et poursuivra cette reformulation en 1974 avec la publication de *Télévision*.



La fin du Séminaire *Encore*, en juin 1973, dégage la première conséquence de ce recentrage sur la jouissance. La haine a priorité sur l'amour pour s'approcher de l'Autre. L'amour s'attache aux semblants, alors que la passion haineuse vise au réel. « Qu'est-ce qui fait que cet Autre est Autre pour qu'on puisse le haïr, pour qu'on puisse le haïr dans son être ? Eh bien, c'est la haine de la jouissance de l'Autre. C'est même là la forme la plus générale qu'on peut donner à ce racisme moderne tel que nous le vérifions. C'est la haine de la façon particulière dont l'Autre jouit. » (7) Pour Freud, le père est à l'horizon du lien social par la première identification – distinguée par Freud comme celle de l'amour du père – et le complexe d'Œdipe laisse une trace indélébile dans la vie affective (8). La convergence de l'amour et de la haine sur la même personne est source de l'ambivalence conçue comme la transformation étonnante des sentiments qui lient et délient les hommes dans leur vie sociale. Cette ambivalence (9) avait permis à Freud de prendre ses distances par rapport au commandement universel de l'amour du prochain ; Lacan veut aller plus loin.

Il souhaite se passer de la fiction du Nom-du-Père pour fonder l'affect fondamental du rapport à l'Autre. Il le fonde directement sur le rapport à la jouissance comme point de rejet, d'expulsion de l'Autre qui remonte à l'*Ausstossung*, à l'expulsion primordiale qui situe le sujet face à l'Autre. Jacques-Alain Miller souligne, à propos de l'opposition freudienne Éros/Thanatos : « l'adversaire de l'amour n'est pas la haine, c'est la mort, Thanatos. Il faut là différencier la violence et la haine. La haine est du même côté que l'amour. La haine comme l'amour sont du côté d'Éros » (10).

C'est sur ce fond qu'il faut lire la reformulation, dans le dernier enseignement de Lacan, de la place du *sentiment* qui inclut dans sa nouvelle définition la haine et l'amour : « Il y a de l'Un, et ça veut dire qu'il y a quand même du sentiment, ce sentiment que j'ai appelé [...] la haine, en tant que cette haine est parente de l'amour » (11). Cette *hainamoration* est la conséquence de la séparation d'avec la jouissance des autres Uns. Savoir cela, savoir les apories de l'amour et de la jouissance au voisinage du prochain ne nous condamne ni au cynisme, ni à l'immobilité, ni à la constatation de la présence irréductible de la haine ou du mal (12). Ce primat de la haine est surtout une désidérialisation de l'amour comme premier affect. Nous voyons la fécondité de cette approche dans la reformulation du transfert dans le dernier enseignement de Lacan. Le transfert positif qui était fondé sur la fiction du sujet supposé savoir est, dans le dernier enseignement, second par rapport au transfert négatif, qui n'a besoin de nulle hypothèse (13).



Cette perspective, distincte de celle de Freud trop encombré du père, rend compte de l'opposition entre les populismes des années trente, verticaux, centrés sur l'unique leader, avec une forte doctrine, et les nouveaux populismes appuyés sur des mouvements horizontaux, connectés par pages Facebook, polymorphes, atomisés (tels 5 Stelle ou les gilets jaunes), unis par la haine de « l'élite » qui peut se résumer à un nom (Macron, Soros) ou par la haine d'objets échangeables comme le juif ou le migrant. Bien sûr, nous n'oublions pas Freud et la mise en avant du chef comme fort, mais les mouvements populistes actuels sont compatibles avec l'homme faible (Di Maio) et les hommes forts ne sont plus ce qu'ils étaient – Salvini n'est pas Mussolini et Trump n'est pas Hitler.

La libidinisation de l'Europe et le mouvement de haine

Emmanuel Macron, dans une série de discours à Athènes, à Paris à la Sorbonne et au Parlement de Strasbourg, a proposé toute une série de mesures pour faire aimer l'Europe – avec une éloquence aussi vive que celle de Carmine Pacente. Pourtant quelque chose ne marche pas. Probablement parce qu'il faut en passer par un moment de haine davantage marqué. Et renoncer peut-être à vouloir d'abord l'amour. Alors les défis effectifs pourront être abordés. L'affect au sens fort envers l'UE risque de rester pour longtemps la haine dans toutes ses déclinaisons et sa diversité. Il faudra des femmes et des hommes politiques capables d'en faire quelque chose. Capables de rester en campagne permanente, toujours connectés, comme le font Donald Trump, Redjep Tayip Erdogan –les gilets jaunes aussi bien – ou ce que recommence à faire Emmanuel Macron, et ce 24 heures sur 24 et 7 jours sur 7.

Renoncer à concevoir le lien social sous la forme déguisée de l'amour, ce n'est pas être fasciné par la puissance de la haine. C'est renoncer au ratage de l'amour pour ne se fier qu'au désir (14). C'est dans le maintien de ce désir décidé de réinvention de nos vieilles démocraties au bout du rouleau que nous trouverons l'équivalent de ce que furent les politiques de type *New Deal*. Peu importe le déficit de sérotonine, nos politiques devront inventer en acte et trier à chaud dans tout ce que nos universitaires et les débats citoyens proposent en guise de dispositifs pour faire vivre une nouvelle démocratie participative. Les Français, les Italiens, les Anglais, les Hongrois, les Polonais, tous défilent, tous sont pris dans des haines diverses très libidinales. Au niveau de l'UE, ce sera pareil, il faudra inventer à chaud, dans le mouvement même de crise. Alors la place manquante de l'Europe, qui n'existe pas et dont la non-existence n'est pas vécue comme manque – ce que nous a évoqué Matteo Vegetti – aura une chance d'exister.

Il faudra bien entendu approfondir davantage la mutation que représente la nécessaire transition écologique, réponse à la crise climatique planétaire. L'Europe est le continent le mieux placé pour démontrer comment l'humanité pourrait ne pas se donner la mort. Les rêves d'Elon Musk d'aller coloniser l'espace sont très américains. Les Européens, par leur histoire, savent que les migrations ont lieu ici-bas et que les corps ne s'évaporent pas.

C'est ici qu'il faudra dire non à Thanatos. L'histoire qui va s'écrire dans les prochaines années sera celle d'une invention, qui se construira à partir des erreurs et des impasses rencontrées dans ce qui a été construit. C'est homologue à ce que propose l'expérience psychanalytique. Il ne s'agit pas d'y appliquer des protocoles établis d'avance. Une fois installé l'intérêt pour les phénomènes freudiens, une fois posée la croyance en l'inconscient, alors on chemine d'obstacles en obstacles où, comme le dit Lacan, il s'agit que des impasses, on puisse faire solutions.

1 : Forum européen « Amour et haine pour l'Europe », Milan, 16 février 2019. Davide Tarizzo, Carmine Pacente, Matteo Vegetti, dont les interventions sont citées dans la présente conférence de clôture, étaient parmi les invités. Cf. site dédié, [ici](#).

2 : Ducourtioux C., « Budget italien : Bruxelles déterminée à tenir une ligne dure », *Le Monde*, 17 octobre 2018.

3 : Lequesne C., « Quitter l'Union européenne n'est plus possible : les dynamiques du Brexit », in Badie B. & Vidal D. (dir.), *Le Retour des populismes. L'état du monde 2019*, La Découverte, Paris, 2018.

4 : « "Fasciste", "crétin" : Moscovici hausse le ton contre un eurodéputé italien d'extrême droite », *Le Monde*, 29 octobre 2018.

5 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 297-298.

6 : Cf. Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Un-tout-seul » (2010-2011), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, inédit.

7 : Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Extimité », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, leçon du 27 novembre 1985, inédit.

8 : Freud parle à Fliess dès 1897 de ses premiers aperçus que lui livre sadite *auto-analyse*. Dans ses notes à la Standard Édition pour *Totem et Tabou*, Strachey relève la lettre à Fliess du 4 juillet 1901 où Freud, qui lit les journaux, commente les découvertes de Knossos « As-tu lu que les Anglais ont exhumé en Crète (à Cnossos) un ancien palais, qu'ils tiennent pour le véritable labyrinthe de Minos ? il semble que Zeus à l'origine ait été un taureau. De même notre ancien dieu aurait été d'abord vénéré comme taureau, avant la sublimation mise en œuvre par les Perses. Il y a là bien des choses à penser, sur lesquelles on ne peut pas encore écrire... » (Freud S., *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Presses Universitaires de France, 2006, p. 562).

9 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1975, p. 84.

10 : Miller J.-A., « Enfants violents », clôture de la 4^e Journée de l'Institut de l'Enfant, in Dupont L. & Roy D. (s/dir.), *Après l'enfance*, Travaux récents de l'Institut de l'Enfant, Navarin, 2017.

11 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre », leçon du 10 mai 1977, *Ornicar ?*, n°17-18, Paris, Navarin, 1979, p. 18.

12 : Laurent É., « L'étranger extime, I », *Lacan Quotidien*, n° 770, 22 mars 2018, publication en ligne (www.lacanquotidien.fr).

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIV, « L'insu que sait de l'une bévée s'aile à mourre », texte établi par J.-A. Miller, leçon du 10 mai 1977, *Ornicar ?*, n°17-18, Paris, Navarin, 1979, p. 17.

14 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*, Seuil, 1975, p. 133.



Contre l'antisémitisme : réponses de Freud et de Lacan

par Sarah Abitbol

Dans un contexte où la légitimité de l'État et de ses institutions est contestée, les expressions antisémites trouvent toujours un terrain favorable (1). Nous en sommes témoins ces dernières semaines. La résurgence de ces paroles, de ces actes antisémites nous impose de ne pas *détourner notre regard*.

Ne rien vouloir savoir de la haine raciste et antisémite qui se déchaîne en toute légitimité est le signe d'une démocratie qui vacille. Dans son Séminaire XX, *Encore*, Lacan donne une définition du symptôme : « Je n'en veux rien savoir » (2). Il s'agit pour nous, psychanalystes, d'essayer d'en savoir quelque chose.

Revisitons les enseignements de Freud et de Lacan à ce propos. Freud énonce en termes subjectifs son rapport au judaïsme et Lacan y révèle la structure de ce qui fait le Juif.

Pourquoi les Juifs suscitent-ils tant de haine ? Pourquoi cette haine ne cesse-t-elle pas de ne pas cesser ? Existe-t-il une spécificité chez les Juifs qui les rend aptes à être la cible d'une telle haine séculaire ? S'agit-il de ce qu'ils font ? De ce qu'ils sont ? Ce que signifie être Juif est-il cause de cette haine ?

Qu'est-ce qu'être Juif pour Freud ?

Pour Freud, être Juif est clairement dissocié de la religion. C'est en tant qu'athée, radicalement opposé à toute religion, qu'il s'interroge sur sa judéité. Freud sépare donc de la religion la question du judaïsme et de la judéité.

Ce qui caractérise *le fait juif* pour Freud est pluriel et prend origine dans une histoire particulière. Dans ses écrits, on trouve de nombreux signifiants qu'il considère comme constituant sa judéité. Je ne vais en reprendre que deux qui résument, me semble-t-il, ce que Freud a pu dire sur cette question.

Ne renoncer à rien. Dans une lettre à son fils Ernst, Freud écrit : « C'est quelque chose d'authentiquement juif que de ne renoncer à rien et de suppléer à ce qui a été perdu. » (3) La ténacité et la résistance du peuple juif qu'il attribue à la position de Rabbi Johanan Ben Zakkai met en lumière cet énoncé. Après la destruction du temple, celui-ci supplée à ce qui a été perdu, la patrie, le temple, par l'étude du texte et la transmission. Au fond, il s'agit dans cette suppléance qu'évoque Freud de savoir y faire avec le réel, de se battre pour ne pas céder sur son désir. Sans illusion, ni désespoir. La vie et l'œuvre de Freud témoignent de cette position.

Judéité essentielle, mais inaccessible. À plusieurs reprises aussi bien dans sa correspondance que dans ses écrits, Freud énonce qu'il y a quelque chose d'essentiel pour lui dans le judaïsme, dans son être juif, cependant « À l'heure qu'il est, il serait toutefois incapable de le formuler en termes clairs. Mais sûrement qu'un jour ce sera accessible à la compréhension scientifique » (4). Cette chose *inaccessible* résonne avec la définition de Jean-Claude Milner (5) de l'être juif. Son être suscite le doute parce que le Juif « rate l'identité ». Le Juif est un « nom ». Or comme un nom n'a aucune substance, il ne peut que rater l'identité. On hait les Juifs, dit Milner, non pas pour ce qu'ils font, mais pour ce qu'ils sont. Le *nom* juif recouvre le *manque-à-être*, il est alors la racine même de l'antisémitisme.



C'est dans *L'homme Moïse* (6) que Freud s'attaque aux causes de l'antisémitisme. Ce livre paraît quelques mois avant sa mort en 1939, envers et contre tout, au moment où Freud n'a plus rien à perdre. Les persécutions ont motivé son écriture : « on se demande de nouveau comment le Juif est devenu ce qu'il est et pourquoi il s'est attiré cette haine éternelle », écrit-il à Arnold Zweig le 30 septembre 1934 (7).

Pour Freud, la religion de Moïse a forgé le caractère de ce peuple : proximité avec Dieu dont il tire une assurance particulière, haute estime de soi résultant de la primauté du texte et de l'interdiction de l'image, peuple élu, sanctifié par Dieu, qui se sépare des autres par ses coutumes et qui refuse de rallier la religion universelle.

La notion de peuple élu est certes une cause importante de l'antisémitisme, cependant elle n'est pas la plus fondamentale. Ce qui déchaîne la haine, c'est une particularité impardonnable. Les Juifs, nous dit Freud, ont comme d'autres minorités *leurs petites différences*, mais ils en ont une impardonnable : leur ténacité. Ainsi, comme le note Serge Cottet : « Le critère du narcissisme des petites différences s'applique difficilement aux Juifs dont l'opiniâtreté, qui défie toute oppression, fait objection à l'imaginaire du semblable » (8).

On peut nommer, me semble-t-il, trois positions freudiennes face à cette haine : un pragmatisme qui refuse la soumission et opte pour le combat, une méfiance et une colère envers les non-Juifs. Mais le vrai combat de Freud contre l'antisémitisme se situe du côté de *la transmission par le discours*. C'est sa réponse à l'antisémitisme, mais aussi sa réponse concernant la survie de la psychanalyse. Ce qui maintient le peuple juif en vie est pour Freud la transmission des textes. Ajoutons que dès que l'antisémitisme refait surface, il affirme haut et fort sa judéité, sa solidarité : « Quant à l'appartenance à la communauté du peuple qui m'était refusée, j'y renonçais sans beaucoup de regret. » (9)

Qu'est-ce que le Juif pour Lacan ?

Lacan trouve dans sa première lecture de *L'homme Moïse* le condensé de l'histoire juive et de la religion juive. Les lois de Moïse sont les lois de la parole, ce sont les lois du symbolique, expose-t-il dans son Séminaire *L'éthique de la psychanalyse* (10),

Ainsi, Lacan énonce-t-il que « le Juif c'est celui qui sait lire, c'est-à-dire que de la lettre il prend distance de sa parole, trouvant là l'intervalle, juste à y jouer d'une interprétation » (11). Il s'agit d'une séparation entre l'écrit et la parole qui a pour effet la possibilité d'une interprétation. Or nous savons qu'une interprétation ne pourra jamais se fonder sur une certitude, à la différence du déchiffrement mathématique. Ce savoir lire met en lumière, me semble-t-il, la béance de l'être parlant causée par l'incidence du signifiant. Cela fait écho aux propos de Freud : le judaïsme est essentiel, mais inaccessible à la pensée scientifique. On ne peut que l'interpréter.

Le Juif « pas-tout dedans »

Dans la « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École » (12), Lacan lie la question juive, sous l'angle de la ségrégation, à la formation du psychanalyste, la fin de l'analyse et l'École de psychanalyse. Les Juifs sont dans ce texte un modèle pour l'analyse du processus de ségrégation comme produit de l'universel. À cet égard, Lacan souligne que Freud en voulant que la psychanalyse soit universelle, a obtenu en retour une école de psychanalystes basée sur l'identification. Lacan, lui, va s'orienter du côté du *pas-tout* illimité opposé au « tout » limité de l'universel ; une réponse trouvée dans l'existence des Juifs qui se situent hors de l'universel.

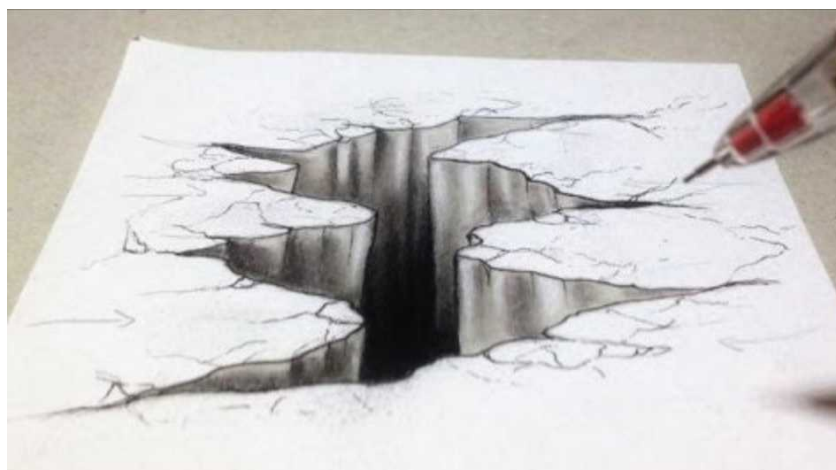
Déclinons la Femme, le Juif et le Psychanalyste au regard de l'universel. Dire que la femme est du côté du *pas-tout*, c'est dire qu'il n'y a pas un ensemble des femmes. Le *pas-tout* n'est pas le refus de l'universel, mais indique qu'elle n'est pas *toute dedans*. *Tous les psychanalystes*, ça n'existe pas non plus. Ce n'est pas une collectivité fondée sur une exception, ce n'est pas un tout tourné vers un idéal, mais une série de sujets barrés. Il y a un psychanalyste et un psychanalyste et un...

Le Juif comme la femme n'est pas *tout dedans*, il est à la fois *dans* les nations et à part. Tout en se situant du côté de l'universel, du *tout*, il se sépare des autres par ses lois. Pour autant, le Juif n'est pas du côté du *pas-tout*. Pour être Juif comme les autres, il lui faut entrer dans la collectivité, dans l'ensemble des Juifs, et pour cela, il sacrifie à l'Autre une partie de son corps. Cet acte qui le différencie et auquel il ne veut pas renoncer fait dire à Jacques-Alain Miller que le Juif, finalement, ne veut pas sacrifier sa différence à l'Autre. Il veut rester différent. Chez les Juifs, souligne-t-il, il s'agit d'un *tout mais pas ça*.

L'une des leçons de la « Proposition de 1967 », c'est que les Juifs et les psychanalystes sont du côté de l'existence comme ce qui fait objection à l'universel. Les psychanalystes, tout en étant un par un comme les femmes, forment cependant un ensemble de psychanalystes dans une école orientée par le réel.

Lacan repère les sources du sentiment antisémite dans l'acte de la circoncision. Le Juif incarne par cet acte la fonction de l'objet *a* en tant que reste ; un reste qui est « ce qui survit à l'épreuve de la division du champ de l'Autre par la présence du sujet » (13). Autrement dit, le Juif incarne l'opération de séparation-aliénation, en tant qu'objet *a* situé entre le sujet et l'Autre.

Cet objet *a* peut être objet déchet et fonctionner comme cause. Le Juif, comme le démontre François Regnault, peut donc être identifié dans son mode de jouissance par toutes les formes de l'objet *a* (14).



Pourquoi les Juifs ?

Nous pouvons à présent reformuler pourquoi le mécanisme qui consiste à attribuer la responsabilité, les causes de tous les malheurs à autrui trouve comme figure idéale le Juif. En termes freudiens : parce que le judaïsme est quelque chose d'inaccessible à la pensée scientifique, les Juifs sont différents de manière indéfinissable et impardonnable, ils font obstacle à l'imaginaire du semblable par leur ténacité. En termes lacaniens : parce que le Juif, celui qui sait lire et qui incarne l'objet *a* par l'acte de la circoncision, divise le champ de l'Autre, incarne le manque-à-être, l'incertitude, le doute.

En outre, les Juifs sont haïssables parce qu'ils n'ont pas avoué le meurtre du père, c'est-à-dire qu'ils refusent de rallier la religion universelle. Ils refusent d'être *tout dedans*.

Une puissance sombre

Se pose maintenant une autre question. Pourquoi ou comment le mécanisme de la haine se met-il en place chez l'être parlant ?

La civilisation pour Freud commence par la haine du père et les masses développent de plus en plus un penchant à la pulsion de mort du fait de la répression sans cesse grandissante qui se transforme en jouissance. Il s'agit du surmoi qui est une jouissance de la renonciation. Il y a une satisfaction dans le renoncement même. Le surmoi devient le lieu de la satisfaction, un impératif de jouissance, comme le démontre Lacan : « Rien ne force personne à jouir, sauf le surmoi. » (15)

Pour Lacan, la haine prend origine du côté de l'envie, *Lebensneid* (16), de la jouissance de l'autre, elle s'adresse à l'être. Elle vise la jouissance incluse dans le corps. La seule destruction de l'autre, de son corps, ne peut détruire l'être, aussi la haine poursuit-elle sa victime au-delà de la mort (17). Il y a dans la haine une volonté d'effacer le nom.

Elle est également le produit du surmoi ; un surmoi qui est de l'ordre du sacrifice. Les hommes sont fascinés par le sacrifice – d'eux-mêmes ou de l'autre –, prêts à mourir, dit Lacan en prenant exemple sur l'histoire du nazisme (18).

Proposition

Si les causes de l'antisémitisme trouvent leur origine dans ce qui fait le Juif, nous pouvons en déduire que *l'antisémite parle de lui lorsqu'il hait le Juif*. Le surmoi est alors en jeu, celui qui se sacrifie à cause de son surmoi hait l'autre à qui il attribue ce qu'il a sacrifié. Nous pouvons donc proposer ceci : le Juif n'est pas comme les autres, il est différent de manière insaisissable au point de faire obstacle à l'imaginaire du semblable, et dans un second temps surgissent ces attributions qui relèvent du registre imaginaire : le Juif a le pouvoir, l'argent, la réussite, etc. Il a ce que je n'ai pas à cause de mon surmoi. Pour cela, je le hais.

Ainsi, tant pour Freud que pour Lacan, la réponse à l'antisémitisme ne peut venir que dans une opposition au surmoi. Freud préconise dans *Malaise dans la civilisation* (19) le rabaissement du surmoi au profit de la pulsion de vie. Lui-même combat l'antisémitisme et refuse toute soumission à la haine dont il est l'objet. À la différence d'Othello (20) dont le surmoi, la haine de soi, ne fait pas barrage à la haine de l'autre, chez Freud l'hostilité n'alimente pas la haine de soi. Lacan trouve une réponse au surmoi féroce dans *un rapport véridique au réel* (21). Il en propose une illustration dans la position de l'Angleterre face à la haine des nazis : refus crucial du compromis, refus du sacrifice surmoïque. Lacan répond au surmoi par une éthique du désir.

1 : Cf. entretien avec Pierre Birnbaum : « En France, le rejet du pouvoir charrie un antisémitisme plus virulent qu'ailleurs », *Le Monde.fr*, 13 février 2019.

2 : Lacan J., *Le séminaire*, livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 9.

3 : Freud S., *Lettres à ses enfants*, Paris, Aubier, p. 242.

4 : Freud S., *Totem et Tabou*, Paris, Gallimard, 1993, p. 67 (GW, 14, 569). Édition hébraïque de *Totem et Tabou*, Tel Aviv, Riesling, 2013, p. 17-18.

5 : Cf. entretien réalisé avec Jean-Claude Milner en août 2018 dans le cadre d'une recherche sur l'antisémitisme.

6 : Freud S., *L'homme Moïse et la religion monothéiste*, Paris, Gallimard, coll. folio essais, 1993.

7 : Cf. Freud S. & Zweig A., *Correspondance*, 1927-1939, éd. E-L Freud, Paris, Gallimard, 1973, lettre du 30 septembre 1934.

8 : Cottet S., « Freud, Lacan, la haine », *Horizon*, n° 61, 2017, p. 75.

9 : Freud S., « Autoprésentation », *Œuvres complètes, XVII, 1923-1925*, PUF, 1992, p. 57.

10 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986.

11 : Lacan J., « Radiophonie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 428.

12 : Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres Écrits, op. cit.*, p. 575-591.

13 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre X, *L'angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 255.

14 : Regnault F., *Notre objet a*, Paris, Verdier, 2003.

15 : Lacan J., *Le séminaire*, livre XX, *Encore, op. cit.*, p. 10.

16 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'éthique de la psychanalyse, op. cit.*, p. 278.

17 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre I, *Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 305.

18 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 246-247.

19 : Freud S., *Malaise dans la civilisation*, Paris, PUF, 1971.

20 : Cf. une question adressée à Raphaël Enthoven par A. Lebovits-Quenehen, *Le Diable probablement*, n° 11, Paris, Verdier, 2014, p. 16.

21 : Cf. Lacan J., « La psychiatrie anglaise et la guerre », *Autres écrits, op. cit.*, p. 101.



Inventer l'avenir

par Armelle Guivarch

Le troisième forum européen de psychanalyse en Italie s'est tenu le 16 février 2019 avec un thème d'actualité « Amour et haine pour l'Europe » (1), dans la prestigieuse et charmante université nationale, au centre de Milan, non loin du Duomo et par un temps splendide. Des psychanalystes venus de toute l'Europe ont dialogué avec des philosophes, des politologues, des économistes, des juristes et de jeunes étudiants européens « sur le destin de l'Europe et sur les passions qui peuvent la soutenir ou l'engloutir ».

« Depuis Freud, la psychanalyse s'interroge sur la manière dont les masses sont capturées par les implications politiques de leurs passions. Ce n'est pas une question exclusivement idéologique, car elle affecte réellement la façon dont nous percevons et vivons l'ambivalence que la psychanalyse a identifiée sur le fond du lien social qui nous tient. L'Europe d'aujourd'hui est l'héritière directe de réflexions qui, au début du siècle dernier, ont interrogé la crise de la conscience, de la culture, de l'art, de l'économie, de la politique, de la science. C'est à nous aujourd'hui de poser à nouveau ces questions, du fait des problèmes que notre époque connaît, car aux "passions tristes" de la haine, de la peur et de la colère nous pouvons opposer un lieu où, avec l'aide de la psychanalyse, le désir ne se transforme pas en une passion éteinte » (2).

J'ai retenu les propos de Giulia Lami, docteure en histoire de l'Europe orientale à l'université de Milan, qui a évoqué la crise à l'intérieur de l'Europe avec l'échec de la mise en place d'une constitution en 2005 et l'absence d'une voix unie. Elle a expliqué n'être pas d'accord avec la vision commune d'une Europe divisée entre européistes à l'Ouest et anti européistes à l'Est. Par exemple, au sujet de l'Ukraine voulant entrer en Europe : elle pensait qu'il fallait élargir l'Europe à d'autres pays de l'Est, ce qui serait une chance pour elle. Certains, comme la Hongrie et la Pologne, sont particulièrement sensibles à la question migratoire et se considèrent comme le dernier rempart contre l'invasion des barbares : ils souffrent, explique G. Lami, d'un « syndrome post-traumatique post-totalitaire ».

Vittorio Morfino, professeur d'histoire de la philosophie, a souligné que l'Europe n'avait pas d'identité pure, mais était faite de strates déposées par l'histoire. Il s'est interrogé sur ce que serait une nouvelle psychologie des masses au XXI^e siècle. Soit, l'ancien qui se réfère à l'Idéal du moi, ou ségrégatif car se référant à l'Un-tout-seul.

Davide Tarrizzo, chercheur en philosophie morale à Salerno, a choisi de prendre la métaphore de la chaussure, pour parler de l'Europe. Bien faite ou mal faite. Il a mis en évidence les énormes bénéfices tirés de l'Europe par l'Allemagne qui a mis en coupe réglée, Grèce, Portugal et Italie. La chaussure Europe, selon lui, n'est pas confortable car la pointure est la même pour tous les pays. Christiane Alberti et Alexandre Stevens ont alors fait remarquer qu'une chaussure, quoique faisant mal aux pieds, pouvait être objet de désir.

Quel est le bien commun de l'Europe ? quel pourrait-il être ? une constitution ? une langue ? C. Alberti a rappelé le mot fameux d'Umberto Eco : « La langue de l'Europe, c'est la traduction. » (3)

Gianfranco Mormino, professeur de philosophie morale, a parlé de la novlangue antieuropéenne, sur le modèle de l'étude de Victor Klemperer sur la langue du III^e Reich (4). Il a été aussi question du droit et du fait qu'en Europe, nous n'avons aucun droit commun.

Carlo Favero, professeur d'économie, a montré dans un vigoureux exposé l'irresponsabilité des dirigeants de l'Italie depuis l'après-guerre, qui ont laissé la dette publique exploser et qui incriminent maintenant l'Europe. Mario Gilli nous a mis en garde contre les donneurs de leçons et plutôt invités à essayer de comprendre *pourquoi* le choix populiste. La démocratie fait face à une grave crise de confiance ainsi que l'Europe et les jeunes générations n'y croient plus. La démocratie doit-elle devenir participative comme en Suisse ?

La dernière table sur l'identité et les différences en Europe a souligné les logiques universalisantes et le rejet de l'autre en tant qu'il a une autre manière de jouir.

Pour finir, l'exposé très enseignant d'Éric Laurent (5) a tiré les conclusions de cette journée et des derniers événements en France. Quel réveil de libido commune est-il possible ? S'agit-il de mettre en avant l'amour pour l'Europe ? La haine semble plus intéressante. Mais quel usage faire de cette haine ?

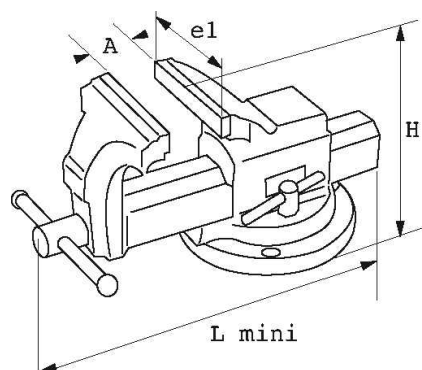
1 : Forum européen « Amour et haine pour l'Europe », Milan, 16 février 2019, organisé par la movida Zadig, l'Eurofédération de psychanalyse (EFP) et la Scuola lacaniana di Psicoanalisi (SLP), en présence de la présidente de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP).

2 : Fochi M., argument du forum de Milan à lire [ici](#) ou dans *Lacan Quotidien*, n° 808, 17 décembre 2018.

3 : Eco U., phrase prononcée lors d'une conférence donnée aux Assises de la traduction littéraire en Arles, 14 novembre 1993. Cf. aussi Eco U., *Dire presque la même chose. Expériences de traduction*, Grasset Paris, 2007.

4 : Klemperer V., *LTI, la langue du III^e Reich*, Paris, Pocket, 2003.

5 : Laurent É., « L'Europe à l'épreuve de la haine », Partie I à lire dans *Lacan Quotidien*, n° 821, 24 février 2019, et Partie II ci-dessus.



Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6^e – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6^e – navarinediteur@gmail.com

Directrice, éditrice responsable : Eve Miller-Rose (eve.navarin@gmail.com).

Rédactrice en chef : Virginie Leblanc avec Pénélope Fay (virginie.leblanc@gmail.com ,
faypenelope@gmail.com).

Éditorialistes : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

Maquettiste : Luc Garcia.

Relectures : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

Électronicien : Nicolas Rose.

Secrétariat : Nathalie Marchaison.

Secrétaire générale : Carole Dewambrechies-La Sagna.

Comité exécutif : Jacques-Alain Miller, président ; Virginie Leblanc ; Eve Miller-Rose.

pour accéder au site LacanQuotidien.fr CLIQUEZ ICI